

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 17 novembre 1888

GUET-APENS

PREMIÈRE PARTIE
LE SURSIS

LUCIENNE enjambe la fenêtre que referme Lucienne. Celle-ci allume une lampe à pétrole placée sur sa table de nuit. La figure de Claudine est si décomposée, elle exprime tant d'épouvante, que Lucienne la prend dans ses bras et s'écrie :

— Parle ! parle ! que t'arrive-t-il ?

— Ah ! ma sœur, quelle horrible révélation.

Ecoute-moi bien, et surtout ne m'interromps pas, car je sens tant de désordre dans mes idées que je ne m'y retrouverais plus. On dirait que je deviens folle. Lorsque le juge d'instruction a fait son enquête, il a ordonné que l'on ne dérangeât rien de ce qui se trouvait dans la chambre où s'est commis le crime. Cela pouvait lui être utile, à ce qu'il paraît ; et j'ai obéi à son injonction même, je n'osais pas entrer dans cette chambre, j'avais peur, cela me semblait si lugubre. Cependant j'étais tranquille. Gauthier avait emporté l'argent du bahut pour le placer chez un notaire et je n'avais plus à redouter les voleurs. Enfin, ce soir, je me dis que je ne devais pas laisser plus longtemps cette chambre dans le pêle-mêle de meubles où tu l'as vue quand tu es venue avec Gauthier prier près de M. Bourreille. Je me suis mise à ranger les meubles dans un coin afin de laver la pièce à grande eau et de faire disparaître les traces de sang. Je commençai mon ouvrage. Tu te rappelles peut-être qu'auprès de la porte qui communiquait avec la chambre à coucher de M. Bourreille une table avait été renversée. Je redresse cette table, je la remets sur ses pieds et je découvre ainsi tout le pan de mur qu'elle cachait. Ah ! ma sœur ! ma sœur !

— Eh bien, continue ! dit Lucienne dont les yeux brillaient.

— Contre ce mur, en bas, j'aperçois des taches de sang, je me penche pour les laver, je trempe mon éponge dans le baquet d'eau que j'avais apporté, et j'allais tout effacer, quand je reconnais que chacune de ces taches forme une lettre, que ces lettres forment des mots très lisibles, que ces mots forment une phrase.

— Et cette phrase, cette phrase, dit Lucienne haletante.

— Une phrase inachevée, visiblement écrite par M. Bourreille au moment de mourir.

— Inachevée !

— Oh ! malgré cela, bien compréhensible, précise, foudroyante.

— Cette phrase, voyons ! dit Lucienne presque avec dureté.

— "C'est Jean de Montmayer qui m'a assassiné..."

— Tu as lu cela ?

— Je l'ai lu.

— Tu ne t'es pas trompée ? Tu es bien sûre ?

— Je te le jure, Lucienne, je l'ai lu !

— Horreur ! dit la jeune fille, se voilant les yeux avec ses mains.

Elles restèrent silencieuses. La nuit continuait d'être calme. On n'entendait aucun bruit au dehors. Onze heures sonnèrent à une petite pendule de marbre sur la cheminée de la chambre. Ce bruit les fit tressaillir. Lucienne releva la tête.

— Je veux voir, dit-elle, je veux voir moi-même.

— Viens.

Lucienne s'habilla, nerveuse, agitée. En quelques secondes elle fut prête. Elle éteignit la lampe, passa dans le corridor, suivie de Claudine, tourna doucement la clef dans la serrure et se trouva dehors. La maison restait endormie. Marie Doriat ne s'était aperçue de rien.

Elles s'éloignèrent rapidement. En marchant,

comme un gardien vigilant. Au loin, dans le ciel, une sorte de buée rougeâtre révélait Paris, la grande ville ; mais ce n'étaient ni les bois, ni la campagne, ni le Mont-Valérien, ni vers Paris que les deux sœurs, un instant arrêtées, regardaient ; c'étaient des bâtiments noirs, au-dessus desquels s'élevait une haute cheminée dans la nuit étoilée, c'était la fabrique de produits chimiques des Montmayer. Et leur cœur, à toutes deux, frémissait. Là, dans cette vallée, sous l'œil de Dieu, dort l'assassin, calme peut-être malgré son forfait, calme et assuré de l'impunité. Et là-bas, derrière les bois, dans la cellule de la prison Saint-Pierre, à Versailles, un pauvre homme, innocent, condamné, attend l'heure de mourir de la mort des misérables et des infâmes ! Voilà ce qu'elles pensent, mais ce qu'elles ne disent pas. Elles arrivent à la ferme. Aucun bruit ne révèle leur présence. Noiraud les a bien entendues ; il est venu flairer sous la porte de l'écurie, mais il a reconnu Claudine et, en remuant la queue, la bonne bête est allée reprendre sa place au pied

du lit du petit vacher, son maître. La porte de la ferme, disloquée par la pince de Montmayer, a été réparée. Claudine a la clef sur elle et l'ouvre.

— Viens, dit-elle, elle a peine à parler, tant ses dents sont serrées, viens, Lucienne, tu vas voir.

Et la précédant, l'éclairant avec une bougie, elle l'entraîne en la tenant par la main, lui fait traverser la chambre à coucher de Bourreille, entre dans la pièce noire.

— Regarde !

Claudine a posé le chandelier sur le plancher, au ras du mur. Et la phrase sinistre se détache en rouge.

— "C'est Jean de Montmayer qui m'a assassiné..."

— Ah ! le misérable ! le misérable ! murmure Lucienne, avec un haut-le-cœur et il ose m'aimer !

— Qu'allons-nous faire ? interroge Claudine.

— Ecoute-moi bien, dit la jeune fille, parlant rapidement, mais d'un ton décidé et très ferme, nous allons sortir, tu fermes la porte, tu rentreras te coucher. Demain matin, à sept heures, sois chez nous. Nous prendrons à Saint-Cloud le premier train pour Paris. Pas un mot à personne. Tu me le jures ?

— Je te le jure !

— Pas même à Gauthier, si tu le voyais ?

— Pas même à Gauthier !

— Moi, de mon côté, je te promets la même discrétion. Encore un mot, avant de te quitter. Es-tu sûre, qu'en

ton absence, personne n'entrera dans la ferme. Les ouvriers pour leur déjeuner, par exemple ?

— Je préparerai, avant de partir, leur premier et leur second déjeuner, et même le goûter de quatre heures, serons nous revenues à cette heure-là ?

— Oui, il le faut !

— Que veux-tu faire ?

— Demain, demain, tu le sauras.

Elle embrassa fiévreusement Claudine.

— Ah ! dit-elle, comme je vais te venger, mon père !

Les deux jeunes filles sortent des Bernadettes. Lucienne revient en toute hâte à Garches. Claudine remonte l'échelle qui conduit à sa petite chambre. Alors, et au moment où toutes les deux viennent de disparaître, un homme qui était couché dans une charrette laissée dans la



Et la phrase sinistre se détache en rouge : "C'est Jean de Montmayer qui m'a assassiné..." — Page 17, col. 3.

Lucienne demandait d'une voix basse, coupée par son émotion :

— A quelle heure l'as-tu fait cette découverte ?

— Au soleil couché.

— Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ?

— J'ai été comme folle. Et puis, je voulais n'être vue de personne en allant frapper chez toi.

— Le temps que tu as perdu est précieux. Cependant, tu as bien fait. Mon Dieu, sauvons-nous Doriat ?

Elles arrivèrent aux Bernadettes. La lune, qui se dégageait d'un amoncellement de nuages blancs, éclaira tout à coup la campagne de sa douce et poétique lumière. Les bois de Saint-Cucufa restaient seuls dans l'ombre, avec le parc de Buzenval, entouré de murs ; mais en avant, toute la campagne était éclairée, jusqu'au pied du Mont-Valérien qui dominait le paysage